

LE JOUR, 1946
03 SEPTEMBRE 1946

LA CONFERENCE DE PARIS

Cette Conférence est une gageure. On prétend y chercher la paix et elle n'en a pas la moindre apparence. La controverse y est âpre. Sous le visage multiple des nations on discerne à des signes nombreux deux adversaires et deux camps. Et les représentants des nations sont ainsi répartis, ainsi groupés que, sans qu'on l'ait fait exprès, les partisans d'une même idéologie se rejoignent, se touchent.

Ensemble ils applaudissent et ensemble ils s'abstiennent. Leurs réactions sont semblables et concomitantes, qu'ils aient compris (avant les traductions) une harangue en russe, ou que sa signification leur ait échappé.

Le moindre mot et le plus long discours sont traduits en trois langues. Les traducteurs sont prodigieux. Ils passent du russe aux français et à l'anglais avec une facilité déconcertante.

Pendant que le truchement fait son métier, si le discours dépasse quelques minutes, l'ennui règne. La patience et les nerfs des hommes les plus illustres de vingt-cinq pays sont mis à l'épreuve.

M. Bevin préside. Il préside noblement. Sa masse, dans le fauteuil du Palais du Luxembourg, éveille le souvenir du Penseur de Rodin. Son visage brun, aux tics expressifs, atteste à chaque instant comme une digestion de l'intelligence. Juste en face de lui, dans la tribune diplomatique, nous regardons cet homme étonnant, dont l'esprit fait sans cesse le tour de la terre et qui regarde devant lui la variété des personnages qui sont là pour demander chacun le maximum, de l'air le plus convaincu, le plus naturel et le plus innocent afin d'obtenir aux détriment de quelque nation, quelque avantage particulier.

Pourtant, à ces séances auxquelles nous avons la chance d'assister, des voix un peu inattendues s'élèvent. Voici l'Autriche, pâle et pathétique, qui fait qu'en entendant parler Grüber on se souvient de Dolfuss et de Schuschnig. Voici l'Egypte, voici l'Inde ; et voici plus à sa place qu'aucune nation, la Grèce poignante et humaine, scandalisée par la présence, par le ton arrogant, par les prétentions de l'Albanie, hier son ennemie.

M. Tsaldaris reçoit des nations qui chérissent l'Hellade traditionnelle, un accueil chaleureux tandis que l'autre groupe demeure impassible. Et lorsque le représentant de l'Ukraine, pour compte des Slaves, attaquera à son tour la Grèce en distillant un venin subtil, ce sera le contraire.

Dans une atmosphère d'orage alors que, dehors, le soleil d'août couvre les parterres du Luxembourg de sa gloire, M. Bevin avec la sagesse ironique d'Ulysse met fin à la discussion en rappelant que les Commissions qui siègent là-haut, dans la galerie dorée du Palais, sont faites pour recevoir les remarques particulières et les documents.

Les séances de la Conférence de Paris se suivent à cette cadence. On y voit en même temps ou tour à tour, au cours d'une même séance, les vedettes de la politique étrangère de ce temps.

M. Molotov, sous notre regard, montre son crâne chauve. Près de lui, c'est M ; Bogomolov, ambassadeur à Paris, et puis l'illustre M. Vychinski. A dix mètres de là, c'est M ; Byrnes et sa délégation. A gauche, se sont les Anglais, M. Alexander, premier lord de l'Amirauté, à la place de M. Bevin qui préside, M. Duff-Cooper, ambassadeur à Paris, et combien d'autres.

Dans la salle, ce jour-là, il y a M. Jacques Duclos, obèse et somnolent, et le général Catroux, en civil, moins jeune que sous l'uniforme et qui accuse ainsi, après une méridienne sans doute écourtée, le poids des responsabilités et de l'âge.

Il y a aussi Smuts le Sud-Africain, Evatt l'Australien qui s'est fait une célébrité pour ses interventions courageuses et pertinentes, les Egyptiens (Ghali pacha en tête et qui a pris dignement la parole), M. Spaak en personne pour la Belgique, une délégation brésilienne toujours attentive à soutenir la latinité, etc.

Vraiment toute la diplomatie du monde est là.

Et c'est là justement que la diplomatie livre ses arrière-pensées, ses ruses, qu'elle étale ses partis pris et son impuissance.

De ces journées mémorables, une impression profonde se dégage. C'est qu'il n'est pas possible qu'une vraie paix sorte de cette dramatique aventure ; qu'il y a trop de silences et de refus obstinés dans cette foule de demi-dieux : et que le seul Bevin excepté, il n'y a personne sur la scène ou dans les coulisses pour tenter d'accomplir aux besoins, les travaux d'Hercule.

La paix est-elle en route ? Vient-elle ? nul n'aurait le courage de l'affirmer.

Quelque texte solennel sortira sans doute de ces universelles assises où toute présence qualifiée s'orne à la boutonnière d'une colombe et d'un rameau d'olivier.

Mais ce texte aura-t-il le sens qu'on lui veut ? Y trouvera-t-on l'inspiration que chacun attend ?

Ce n'est pas notre sentiment et c'est peut-être en ce moment de la grâce de Dieu surtout qu'il faut espérer la paix.